

Le Saussure des littéraires : avatars institutionnels et effets de mode

Marc Angenot

Volume 20, Number 2, Fall 1984

Parisianismes : les modes intellectuelles parisiennes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036827ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036827ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Angenot, M. (1984). Le Saussure des littéraires : avatars institutionnels et effets de mode. *Études françaises*, 20(2), 49–68. <https://doi.org/10.7202/036827ar>

Le Saussure des littéraires : avatars institutionnels et effets de mode

MARC ANGENOT

Ni lu ni compris
Aux meilleurs esprits
Que d'erreurs promises.

VALÉRY, «le Sylphe»

Dans n'importe quelle discipline — et particulièrement dans ces secteurs flous du savoir, faits de traditions en conflit comme le sont les études littéraires — on voit à tout moment circuler en s'altérant une gamme de concepts, d'outils notionnels ou (pour parler plus prudemment) de *mots clés* dont la définition, la portée, la pertinence se trouvent constamment remodelés. Le succès de ces mots et de ces agrégats notionnels est souvent perçu comme témoignant d'une sorte de besoin collectif, d'impulsion collective de la communauté savante, si grands que soient en fait les désaccords quant à l'extension et à l'usage de ces termes.

Il est probablement salutaire de ne pas prendre pour acquise la présence de ces mots clés avec leurs migrations et leurs métamorphoses, de rechercher par quels avatars épistémologiques ils ont passé, selon quelles tendances idéologiques ils se sont trouvés transposés d'un courant intellectuel à un autre et, à l'occasion, se sont diffusés dans différentes communautés linguistiques et culturelles. Une telle enquête permet de poser quelques problèmes essentiels de l'épistémologie historique et de la

sociologie du champ académique et intellectuel. Une telle entreprise n'est cependant pas facile à mener à bien, en particulier quand il s'agit de traiter de phénomènes contemporains, non seulement en raison du manque de perspectives, mais aussi parce que les études de lettres et les sciences humaines des sociétés «libérales» sont faites d'un grand nombre de traditions théoriques à la fois intriquées *et* incompatibles à de certains égards où des tendances syncrétiques tendent justement à négliger ou à dissimuler d'inévitables points d'exclusion et d'incompatibilité. Au reste, toute enquête systématique qui, portant sur une discipline tout entière, chercherait à montrer comment les paradigmes cognitifs principaux qu'on y rencontre ont émergé et évolué, comment ils ont été critiqués et transposés, mais aussi trivialisés, dégradés et «récupérés», une telle enquête prendrait bien du temps et bien des pages, d'autant qu'elle devrait à la fois illustrer adéquatement ses hypothèses et chercher à expliquer comment, où et pourquoi ces remaniements et ces distorsions ont eu lieu.

Je me limiterai donc ici à traiter d'un cas spécifique dans une période de temps relativement brève et je ne trouverai pas cependant l'espace nécessaire pour illustrer extensivement chacune de mes hypothèses; je me fie au fait que la plupart de mes lecteurs ont à l'esprit les données plus qu'abondantes sur lesquelles je m'appuie. Je vais traiter des études littéraires et accessoirement des recherches culturelles et esthétiques en France durant ce qu'on a appelé l'«époque structuraliste» c'est-à-dire les années 60 et le début de la décennie 70 et, dans cette période, je discuterai seulement de la façon dont la pensée linguistique de Ferdinand de Saussure a été *utilisée* par les littéraires. Je ne cherche pas à me faire le défenseur chevaleresque du fonctionnalisme saussurien, ni ne prétends «révéler» ce qu'en fin de compte Saussure avait dans l'esprit. Je m'appuierai cependant sur l'idée qu'il y a dans la pensée linguistique du maître genevois une cohérence et un potentiel opératoire que les linguistes qui se placent dans sa filiation ont de différentes façons mis en lumière. Je me bornerai à formuler quelques propositions générales sur l'usage qu'on a fait de Saussure dans les études de lettres durant la période en question; si mon panorama prend un tour polémique, cela me semble dû aux fausses perspectives et aux «écrans» idéologiques mis en place à cette époque par les publicistes structuralistes. Je crois en tout cas que d'ordinaire nous ne savons pas positivement comment diverses notions et divers modèles qui s'imposent au chercheur à un moment donné sont arrivés jusqu'à lui, ni comment leur

fonction (idéologique) diffère des définitions qu'on en propose ici et là, ni comment ces notions se sont trouvées parachutées ou recyclées dans notre domaine de recherche. Ainsi donc, parlant du Saussure structuraliste, je vais parler en fait de nous — de vous et de moi, de la manière dont nous vivons intellectuellement dans l'institution des études littéraires. Comme disait Karl Marx après Ésope : *De te fabula narratur* — c'est ton histoire que l'on raconte.

* * *

Il n'est pas besoin de rappeler au lecteur que la période en question a vu paraître la plupart des ouvrages considérés comme représentatifs du renouvellement de la théorie et de la critique littéraires françaises : ceux notamment de Barthes, Bremond, Greimas, Kristeva, Genette, Todorov, mais aussi, bien entendu, de dizaines d'autres universitaires dont les travaux correspondent à une soudaine expansion des départements de lettres et à une vogue également soudaine d'essais de vulgarisation du «structuralisme» atteignant un large public d'étudiants et de jeunes intellectuels. La même époque a vu paraître, à la périphérie des recherches littéraires, les principaux ouvrages de Lévi-Strauss, Lacan, Althusser et Foucault, tous étiquetés «structuralistes» à un moment ou l'autre. La plupart des revues culturelles qui paraissent encore aujourd'hui sont nées alors : *Tel Quel* (1959), *Communications* (1964), *Change* (1968), *Poétique* (1970), *Littérature* (1971) et d'autres qui depuis ont disparu. Des éditeurs comme Didier et Larousse prirent le risque de lancer des revues de linguistique comme *Langages* (1966) et *Langue française* (1969) et de leur conférer un succès de mode, largement étendu au-delà des spécialistes, ce qui était jusque-là la dernière chose qu'on pouvait escompter d'une revue de linguistique. On vit enfin paraître à la fin des années 60 un certain nombre d'essais de Derrida, Baudrillard, Goux, Serres, Deleuze et Lyotard dont on peut considérer qu'ils sonnent le glas de la mode «structuraliste», essais qui continuent cependant à faire un usage fréquent, mais «pervers», de la phraséologie structuraliste. Tous ces ouvrages et revues, malgré les différences de leurs objets et de leurs problématiques, avaient un trait commun particulièrement repérables : ils citaient Saussure. Ils se référaient abondamment à certaines données ou citations de son *Cours de linguistique générale*; ils utilisaient constamment sa phraséologie et certains termes venus des écoles linguistiques qui sont considérées comme placées dans sa filiation directe. Ma question est donc : qu'en est-il de cette référence constante et parfois dévotieuse à un linguiste général, mauvais

prophète en son pays francophone, qui jusqu'aux années 60 n'avait influencé profondément que des intellectuels étrangers? Quel a été le rôle de Saussure dans l'émergence des théories littéraires «structuralistes»? Dans quelle mesure ses théories ont-elles été intégrées, critiquées ou adaptées par les littéraires et les philosophes du temps? Si, comme l'écrivit Gérard Genette, le structuralisme est «une méthode linguistique par excellence»¹, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir Saussure dévotieusement cité et interrogé. Il me semble que l'affaire pourtant n'est pas si simple.

* * *

Il nous faut d'abord remonter brièvement en arrière, de l'ère structuraliste à Saussure lui-même. Je ne rappellerai que quelques données essentielles et paradoxales. Ferdinand de Saussure enseigna un cours de linguistique générale à l'Université de Genève en 1907, 1908 et 1910. Cependant, quand nous parlons du *Cours de linguistique générale* nous ne parlons aucunement de quelque chose que Saussure aurait écrit en tout ou en partie. Nous parlons d'un amalgame de notes de cours éditées par trois de ses anciens élèves en 1915 (Saussure étant décédé en 1913). Nous savons aujourd'hui que les trois éditeurs — Bally, Sècheyay et Riédlinger — firent preuve de plus d'enthousiasme et de bonne volonté que de rigueur scientifique et même de prudence philologique. Ils produisaient un texte fait d'une étonnante quantité de réfections et d'interpolations. Certaines de ces interpolations furent inévitablement lues comme l'expression de la pensée authentique du maître. Louis Hjelmslev semble avoir trouvé son chemin de Damas avec la phrase finale du *CLG* : «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même»². Il se fait malheureusement qu'une telle phrase n'a jamais été écrite ni, semble-t-il, prononcée par Saussure, comme l'atteste l'édition critique d'Engler³ et comme le note Louis-Jean Calvet⁴. Celui-ci a également montré que les fameuses mais troublantes équations : «signifiant = image acoustique» et «signifié = concept» sont également des interpolations pleines de bonne volonté des éditeurs. C'était déjà fâcheux pour un début. Le statut que Saussure lui-même conférait à la pensée exposée dans son cours est des plus incertains : il détruisit ses notes avant de mourir.

1 *Figures*, I, p. 149

2 *Cours de linguistique générale*, Genève, Payot, 1915. Édition de 1967, p. 317

3 R. Engler, édition critique du *CLG* en quatre fascicules, Wiesbaden, 1967-1974

4 L. J. Calvet, *Pour et contre Saussure*, Paris, Payot, 1975

Il est possible que Saussure considérait que ces idées, oralement débattues dans un séminaire avancé, constituaient une sorte de cadre gnoséologique, à la fois fondamental mais trop sommairement développé pour être pleinement pertinent, une suite d'idées et de suggestions élémentaires, partiellement polémiques en regard des idées alors hégémoniques en linguistique générale. J'ai essayé de montrer ailleurs que Saussure, dont les références contemporaines sont du côté de Durkheim, prend appui sur le vieux rationalisme grammatical de Condillac⁵, chez qui on trouve expressément les notions d'«arbitraire du signe», de «valeur» et de «différence», court-circuitant ainsi, de façon effectivement polémique, l'historicisme linguistique qui s'établit au XIX^e siècle à partir de la Grammaire comparée. C'est au fond dans cette perspective que Saussure a été médité par des linguistes comme Troubetzkoy, Jakobson, Hjelmslev, Buyssens, Martinet et Prieto, et c'est pourquoi chacun d'eux, à sa façon, s'est mis en devoir de construire autour du CLG un appareil théorique plus détaillé et plus systématique.

Un autre problème historique majeur est lié à la *migration* même du CLG : le fait que le modèle saussurien a mis quarante ans à voyager de Genève à Paris par un immense détour vers l'est. La linguistique française d'après la Première Guerre mondiale, sous l'influence marquée de grands chercheurs comme Vendryes et Meillet, sans s'opposer à l'hommage dû à Saussure opposait cependant à sa pleine réception et à son intégration des obstacles insurmontables. C'est pourquoi le CLG s'est mis d'abord à migrer vers l'est et a trouvé, juste à la fin de la guerre, un «point de chute» en Russie. C'est là que le CLG va s'imposer comme source essentielle d'inspiration théorique à la fois du Cercle linguistique de Moscou (Bogatyrev, Jakobson...), mais aussi aux jeunes Formalistes de l'*Opoez* (Chklovsky, Eykhenbaum) et puis aux chercheurs de l'Institut d'histoire de l'art de Leningrad (Tchernianov, Tomachevsky et Vinogradov). Il est certain que les réflexions de Tynianov et de Jakobson sur Saussure ont puissamment contribué au développement du Formalisme russe. Mais il est tout aussi important de noter qu'une décennie plus tard la pensée de Saussure allait être critiquée radicalement et rejetée (mais au moins comprise sous un éclairage adéquat) par le plus important théoricien littéraire de notre siècle, Mikhaïl M. Bakhtine, qui publie en 1929 avec V.N. Vinogradov son *Marxisme et la philosophie du langage*. Dans les années 20, la pensée de Saussure

⁵ «Condillac et le Cours de linguistique générale», *Dialectica*, 25 2, 1971, p. 119-130

semble opérer une nouvelle migration vers l'ouest cette fois : le Cercle de linguistique de Prague établit sa phonologie sur la gnoséologie saussurienne, mais, au-delà des linguistes mêmes, Saussure est aussi à la source de la sémiologie esthétique du Tchèque Jan Mukařovsky⁶. En d'autres termes, Saussure joue un rôle important (quoique contradictoire) pour trois groupements de chercheurs littéraires : Jakobson et ses amis, le Cercle de Bakhtine, Mukařovsky et son groupe, tandis qu'il est devenu la référence fondamentale de deux écoles linguistiques : celle de Prague et la glossématique danoise avec Louis Hjelmslev. Dans les pays francophones, son influence reste rudimentaire et marginale, à l'exception du cas d'Éric Buyssens qui, dans les années 40 à Bruxelles, cherche à reprendre et développer ses hypothèses sémiologiques. Le *CLG* va cependant s'imposer après la Deuxième Guerre mondiale à la linguistique de langue française avec Gougenheim, Martinet, Mounin et, plus tard, l'Argentin Luis Prieto, titulaire aujourd'hui de la chaire de Genève⁷.

Le panorama ci-dessus est drastiquement simplifié : il suffit pour faire apparaître la singularité de la «fortune» internationale du *Cours de linguistique générale*. Je veux en venir aux années 60 où Saussure semble terminer son périple épistémologique en abordant enfin la France où il arrive sur les épaules du Russe Jakobson, du Danois Hjelmslev, du Lithuanien Greimas et du Français, mais ethnologue, Lévi-Strauss, initié à la pensée de Saussure aux États-Unis. Lorsqu'il deviendra *de rigueur* pour tous les littéraires, philosophes et étudiants des sciences humaines de lire Saussure et d'y chercher l'inspiration, il est clair que ce Saussure-là ne pourra être approché qu'à travers ses tribulations cosmopolites et à travers des strates de médiations superposées. Une date peut servir de point de départ, celle de la première tentative française d'appliquer Saussure à des faits culturels : les *Mythologies* de Roland Barthes publiées en 1957⁸. On doit cependant noter d'emblée que si le prestige international et l'influence de Saussure sont alors vaguement soupçonnés en France, la nature et les formes qu'a revêtues cette influence et les critiques subies par

6 Sur Jan Mukařovsky, voir p. ex. D. W. Fokkema et Elrud Kunne-Ibsch, *Theories of Literature in the 20th Century*, Londres, Hurst, 1977, p. 30-38 et *passim*.

7 Je me réfère tout au long de cet exposé préliminaire aux théories de Luis Prieto, exposées notamment dans *Pertinence et Pratique*, Paris, Minuit, 1975, «Signe et instrument», *Mélanges Cagnebin*, Lausanne, l'Âge d'homme, 1973, «L'idéologie structuraliste et les origines du structuralisme», *Zeichenkonstitution*, vol. I, Berlin, De Gruyter, 1981, p. 26-30 et «Entwurf einer allgemeinen Semiotik», *Zeitschrift für Semiotik*, 1, 1979, p. 259-265.

8 *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

sa théorie linguistique demeurent largement ignorées : en 1957, ni Hjelmslev, ni les Formalistes russes, ni Propp, ni Bakhtine ne sont disponibles en français, pas plus que n'est connu par exemple l'avatar des formalismes russe et tchèque dans le *New Criticism* anglosaxon. Tous ceux-ci vont être traduits, un par un et fort lentement, sur une période de vingt ans environ. Quant à Jan Mukařovsky, il avait pris soin d'écrire certains de ses essais d'avant-guerre directement en français, mais cet effort n'avait pas donné de résultat : il reste aujourd'hui encore le plus négligé en France de tous les penseurs de filiation saussurienne. En 1960, le mot «structuralisme», appliqué effectivement à la linguistique saussurienne et ses séquelles était devenu également une sorte de synonyme ou de sobriquet pour parler des théories anthropologiques de Claude Lévi-Strauss — et de façon accessoire, pour se référer à l'épistémologie génétique de Jean Piaget (Genève demeurant décidément loin de Paris). Dans les années qui suivent, on voit la catégorie de «structuralisme» s'étendre et s'imposer dans la critique littéraire s'appliquant notamment aux travaux de Barthes, de Genette, aux premiers écrits de Todorov, etc.⁹. Pendant quelque temps elle entre en concurrence avec un autre *label* synthétique, «la nouvelle critique» : entité polémique et trompeuse où la psychocritique de Mauron, la «sociologie de la littérature» de Goldmann, les prétendus «structuralistes», sinon même quelques critiques thématiques et bachelardiens, étaient vus comme les composantes d'une alliance tactique contre une arrière-garde de positivistes et d'historiens littéraires. Le petit pamphlet de René Picard criant à l'«imposture» face, à la fois, à Barthes, Goldmann et Weber finit par sembler conférer une sorte de justification à cet assemblage aberrant¹⁰. (L'idiome «Nouvelle critique» — lui-même un avatar de «Nouveau Roman» — va servir de modèle à d'autres catégorèmes de la mode intellectuelle : «Nouvelle Philosophie», «Nouvelle Gauche», «Nouvelle Droite»...)

Vers 1968 — il suffit pour s'en convaincre d'aller relire quelques douzaines de monographies et numéros spéciaux — dans

9 Sur le premier succès du structuralisme, on verra p ex deux numéros spéciaux, l'un des *Temps modernes*, 246, 1966 et l'autre d'*Esprit*, 360, 1967. La meilleure étude épistémologique disponible à l'époque fut celle de Jean Piaget, *le Structuralisme*, Paris, P U F, 1968. Sur le structuralisme comme mode intellectuelle, on verra Roger Cremant (pseud.), *les Matinées structuralistes*, Paris, Laffont, 1969.

10 René Picard, *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*, Paris, Pauvert, 1965, avec des répliques de Roland Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1966 et de J.-P. Weber, *Néocritique et paléocritique*, Paris, Pauvert, 1966. Quant aux rapports de Lucien Goldmann et du structuralisme littéraire, voir plusieurs de ses essais dans *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1970 (posthume).

la plus glorieuse confusion, tout le monde est devenu structuraliste ou du moins se voit conférer cette étiquette : Lévi-Strauss, Derrida, Barthes, Todorov, Genette, Kristeva, Foucault, Serres, Althusser, Lacan, Greimas, Sollers, Bourdieu. L'inflation de la catégorie en a fait un fourre-tout où se retrouvent donc tous les représentants accrédités des sciences sociales, de la philosophie et des disciplines littéraires. Dès 1970, cependant, on perçoit un rapide et remarquable désinvestissement de «structuralisme», compensé par une inflation tout aussi suspecte de «sémiotique/sémiologie» — mais ce serait ici une autre histoire¹¹. Dans la période dont je parle, la tâche essentielle de tout étudiant de lettres (mais aussi de sociologie, de philosophie), encouragé par la suspecte unanimité des *médias* académiques était d'ALLER LIRE SAUSSURE. Cela voulait dire d'ordinaire lire quelques chapitres (ceux qui traitent de grammaire comparée indo-européenne par exemple) : un cinquième environ du *CLG*. La tâche n'était pas écrasante, mais il semble que l'affaire, pour une raison ou l'autre tournait régulièrement mal. L'étudiant avait la désagréable impression d'avoir à jouer le rôle du petit garçon dans le fameux conte d'Andersen. On lui avait promis que les fondements de la modernité allaient se dévoiler à ses yeux et il se trouvait confronté à un texte à la fois simple et obscur, remarquablement inapte à tout usage immédiat pour l'analyse littéraire ou sociologique. Cet étudiant ne pouvait de toute évidence rien trouver dans Saussure qui fût tangible ou rapide, si l'on peut dire. En somme, en tant que paradigme opératoire, la pensée de Saussure lui échappait presque nécessairement. Il est temps pourtant de dire qu'il y avait dans ces quelques chapitres, qui allaient constituer la vulgate saussurienne, de quoi donner à penser à tout chercheur même non linguiste : je ne prétends pas en cela donner *mon* interprétation mais énoncer le noyau cognitif commun que tous ces savants modernes, de Troubetzkoy à Prieto, ont en effet extrait des obscurités du *CLG*. Ce qu'il y a *dans* Saussure, c'est une gnoséologie, le modèle d'une théorie de la connaissance fondé sur l'axiome suivant : que la pratique communicative, linguistique, n'opère pas avec des sons pour communiquer sur des choses, mais avec des classes déterminant l'identité des sons, classes dont la pertinence n'est pas immanente mais est déterminée par les classes déterminant l'identité des messages¹². D'où les concepts essentiels de Saussure : «point de vue», «pertinence», «valeur», «différence»,

11 Je tiens à rappeler que les travaux essentiels qui conduisent U. Eco à son *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani, 1975, sont postérieurs aux limites *ad quem* de la présente enquête (@ 1970)

12 Paraphrasé de Luis Prieto, *Pertinence et pratique*, chap. I

«axe linéaire» / «axe mémoriel». Il résulte de ces remarques élémentaires que la gnoséologie de Saussure était résolument antagoniste de la conception de la «structure» qui domine chez Lévi-Strauss, Barthes et autres, la connaissance étant, pour Saussure, déterminée dans un «point de vue», lui-même déterminé dans une *praxis*, où l'identité des classes servant de moyens n'est acquise différenciellement que parce que la pertinence en est validée dans un autre système, celui de classes pertinentes à des fins. C'est-à-dire encore, que s'il y a quelque chose d'intéressant chez Saussure, c'est cette idée qu'il n'y a aucun classement *immanent* à un ensemble d'objets ou de phénomènes, que la pertinence est téléologique donc extérieure à l'ensemble considéré. Pour tout dire, à cet égard du moins, Saussure était l'antistructuraliste au sens que ce mot avait fini par prendre dans l'idéologie française. Mais revenons à notre étudiant, qui, pouvons-nous supposer, s'efforçait de son mieux de réprimer des inquiétudes quant à la façon dont son professeur avait pu comprendre ce texte sibyllin et d'une rédaction souvent équivoque. On peut croire que certains décidèrent d'en rester là, mais pour d'autres il y avait un chemin plus facile, *Facilis est descensus Avernus* : cueillir éclectiquement, une à une, chacune des dyades notionnelles trouvées dans le livre : langue/parole, signifiant/signifié, synchronie/diachronie, axe linéaire/axe mémoriel (syntagme/paradigme), sans trop se faire de souci quant à leurs interrelations et à leur rôle dans un modèle épistémique. Évidemment, un tel démembrement entraînait une trivialisation, une équivoque radicale, de la pensée du linguiste genevois. Isolées de leurs contextes, ces oppositions notionnelles devenaient à la fois plates et confuses, vaines et inutiles. Mais si leur caractère opératoire échappait, leurs connotations de «scientificité» les auréolaient toujours. Or, c'était de «scientificité» qu'il importait de faire état : de valider des opérations idéologiques en les instituant comme n'étant pas telles. Autrement dit, les concepts saussuriens ne voulaient plus dire grand-chose, mais au moins ils semblaient prêts à servir...

C'est ce qui me conduit à ma *première proposition* : au contraire de ce qui s'est passé avant la Deuxième Guerre dans les pays slaves notamment, on ne rencontre en France (à l'exception de quelques linguistes) *aucune* prise en considération globale de Saussure par quiconque, philosophe ou littéraire, qu'il s'agît de travailler *avec* son œuvre ou de rejeter sa gnoséologie. Ce qui se produisit est un démembrement, une fragmentation de sa pensée, impliquant la perte de son potentiel opératoire *et* la non-reconnaissance de ses limitations inhérentes. Ce démembrement est déjà

largement à l'œuvre chez Lévi-Strauss, sous forme d'un innéisme structural, et les littéraires ne feront que contribuer à l'accélérer *ad absurdum* et *ad nauseam*. En d'autres termes, s'il est vrai que la phonologie pragoise ne se serait pas constituée en 1928 comme discipline spécifique sans Saussure, dans le structuralisme français, bien que Saussure fût constamment (quoique erronément) cité par des critiques de toutes obédiences, il ne joua aucun rôle critique, demeura lettre morte pour la plupart, incompris comme totalité scientifique. Je n'implique pas qu'à travers ce processus de démembrement les critiques littéraires français ont *raté* une pensée dont ils auraient pu faire un excellent usage. Tout en pensant avec Luis Prieto que Saussure offrait les fondements ou les linéaments d'une gnoséologie matérialiste fondée sur la *praxis*, je suis prêt à reconnaître qu'en raison des orientations de l'époque les critiques étaient partis sur d'autres voies, qu'ils s'étaient arrêtés à des problèmes pour lesquels le saussurisme ne fournit aucune espèce de clé. Même s'il en est ainsi, ma question demeure — qui est celle du succès de Saussure, c'est-à-dire du succès d'une phraséologie (avec quelques termes venus de Hjelmslev et de Martinet) faite d'une bonne douzaine de mots et d'une doxologie faite d'une autre douzaine de citations. Saussure, cela n'a pas même été une «vulgate» comme on le dit parfois, mais une *didachè* — un petit catéchisme à l'usage des Gentils, qu'on pourrait désigner, pour prolonger l'analogie avec l'histoire de la Primitive Église, comme le *Pseudo-Saussure* : dix à vingt versets tous employés à contresens. Ce succès qui est, en effet, en raison inverse de son intégration cognitive, est ce qui m'intéresse ici. Si Saussure est resté de l'hébreu pour la plupart des structuralistes; si, au mieux, il fut une sorte de stimulateur à distance pour des conjectures théoriques fondamentalement étrangères à son point de vue, nous devons nous demander, en dépit de tout, quelle a bien pu être sa fonction dans la vie intellectuelle.

* * *

Pour répondre à cette question, il faut identifier la *nature* de ce qu'on a appelé structuralisme en France. Ce fameux structuralisme n'a évidemment jamais existé comme une *épistémè*, ni même comme une sorte d'hégémonie régulatrice transitoire déterminant un commun dénominateur des recherches. J'enfonce des portes ouvertes en proclamant cela, mais il faut se rappeler que je contredis du même coup un thème essentiel de douzaines de numéros spéciaux, travaux collectifs et monographies de vulgari-

sation consacrés au structuralisme. La «propagande» structuraliste pourrait à cet égard être pertinemment présentée comme un appareil de camouflage dissimulant au regard du vulgaire des escarmouches confuses entre points de vue incompatibles, et aussi comme un *label* de synthèse couvrant de vastes opérations de syncrétisme. Dans les études littéraires structuralistes, les véritables emprunts à Saussure — malgré son omniprésence — demeurèrent minimaux et rudimentaires. Les ingrédients extraits du marxisme ou du freudisme étaient déjà plus substantiels. Le sauvetage et la récupération de ces savoirs antiques venus d'Aristote et de Quintilien et nommés poétique, rhétorique, topologie, topique ont joué un rôle encore plus considérable. César Chesneau sieur du Marsais et son *Traité des Tropes* (1713) ont eu certes plus d'influence et d'utilité directe pour bien des critiques, parmi les plus connus, que Saussure n'en a jamais eu pour eux. Dans le meilleur des cas, celui-ci servait de *référence rituelle* destinée à irradier sa «modernité» sur les tropes de la rhétorique classique. Enfin, l'ingrédient le plus déterminant du renouveau de la critique française fut l'influence du ou des formalismes russes malgré le petit nombre de traductions disponibles à l'origine et la lenteur du travail de traduction subséquent.

Je ne m'étendrai pas sur les influences exercées par l'anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse de Jacques Lacan dans la mesure où ceux-ci ont pu apparaître comme des médiateurs entre Saussure et les littéraires. Je me contenterai de dire que je suis d'accord avec ceux (comme Umberto Eco¹³ et Luis Prieto) qui démontrent que l'auteur des *Structures élémentaires de la parenté* n'a retenu qu'une *partie* du modèle saussuro-phonologique et l'a couvert ou enrobé d'une philosophie idéaliste spécifique. Quant à Jacques Lacan, il devrait être évident que sa référence à Saussure ne correspond ni à une réorganisation de sa pensée ni à une critique quelconque du fonctionnalisme saussurien, mais à une simple absorption, extravagante au sens littéral, de la terminologie de Saussure dans ses propres constructions théoriques, constructions non seulement étrangères à Saussure mais, pour le meilleur et le pire, diamétralement opposées à lui. Je puis maintenant répondre à ma question de tantôt, en formulant *sept* propositions générales quant à la fonction remplie par la *didachè* saussurienne dans le champ des études littéraires.

1. Si Saussure est demeuré *lettre morte*, il devint aussi bien vite un *mot de passe* : un commun dénominateur fantasmatique pour des doctrinaires et des chercheurs qui

13. Voir : *la Struttura assente*, Milan, Bompiani, 1968.

souvent n'avaient pas grand-chose d'autre en commun. La petite doxographie saussurienne fournissait une sorte de *ciment phraséologique* destiné à rassembler dans une atmosphère de bonne-ententisme, des universitaires qui cherchaient en fait leurs voies sur des bases différentes et dans des directions divergentes. Saussure a servi alors d'emblème, de pacte de non-agression, à un moment où, tout au contraire, les contradictions entre les traditions théoriques du siècle s'exacerbaient et où les obstacles réels et les apories se multipliaient. Ce pacte de non-agression était, comme tout pacte de ce genre, un pacte d'appui mutuel contre des ennemis divers : le positivisme empiriste, le commentaire littéraire mondain (« conversation de salon » avait dit Jakobson) et les dogmes du pseudo-marxisme stalinien. Ceci expliquerait pourquoi aucun consensus véritable n'était requis pour utiliser les termes saussuriens. Il n'importait pas que le *signifiant* fût avec persévérance confondu avec le signal matériel ou la phonation, ou avec le « mot » considéré indépendamment de sa signification, ou avec tels investissements libidinaux dans le langage, ou pour dénoter (mais sans les théoriser) tout phénomène considéré comme une classe de moyens identifiée dans une praxis donnée en rapport à un fin, ou pour parler du premier élément de n'importe quelle relation déductive, allégorique, inférentielle ou présuppositionnelle. C'est pourquoi le *signifié* pouvait être indifféremment pris pour la signification primaire ou « cachée », le message, la référence psychologique ou ontologique, des classes d'objets empiriques, la réalité non verbale référée dans un énoncé donné, etc. C'est pourquoi encore le concept d'*arbitraire du Signe* pouvait conduire à de curieuses reviviscences du cratylisme, ce caractère arbitraire étant conçu par des critiques non négligeables comme une réfutation, tardive mais pertinente, de l'idée d'un lien naturel entre les « mots » et les « choses ». C'est pourquoi le concept de *valeur* chez Saussure était aisément rattaché à ce même « mot » (*Werte*) chez Freud et chez Marx, conduisant à de curieuses disputes sur la *plus-value* de la valeur saussurienne dans une sorte de carrousel du syncrétisme idéologique. Il convient de dire que cette atmosphère d'irénisme, d'entente cordiale était quelque chose de nouveau dans la République des lettres. Elle diffère curieusement de l'atmosphère de

polémiques vigoureuses — si parfois byzantines — qui scande l'histoire des écoles intellectuelles modernes allemandes ou russes.

2. En raison du caractère flou et disparate du syncrétisme dans lequel la terminologie de Saussure se diffusait, toute réinterprétation «brillante» de sa pensée procurait un facile effet d'originalité. Cet effet était induit par la malléabilité des fragments saussuriens recyclés et par l'absence de régulation regardant leur usage.
3. Saussure procurait encore une marque conventionnelle de *scientificité*, puisqu'à l'époque la recherche d'une certaine forme de scientificité dans les études littéraires était perçue comme nécessaire. Cette exigence était dans une large mesure un legs du formalisme russe¹⁴. Elle tenait aussi à une conception d'époque du prestige institutionnel positiviste requis des sciences sociales et des lettres.
4. Si Saussure offrait un moyen de dissimuler de profondes discordances entre chercheurs, il fut aussi une composante essentielle d'OPÉRATIONS SYNCRÉTIQUES qui caractérisent l'époque structuraliste. Il ne fut pas seulement un «lieu commun» pour des universitaires ne partageant ni but ni méthode, il devint aussi un moyen purement illusoire de surmonter des obstacles épistémiques sur la voie d'une théorie générale, une *Théorie d'ensemble*¹⁵. Un tel syncrétisme était (et demeure) à l'œuvre dans les études littéraires universitaires : d'une part ce domaine, autrefois protégé par d'étroites règles philologiques contre l'invasion inconsidérée des discours «contigus», était en train de devenir une vaste cacophonie où des fragments cognitifs inconsidérément extraits du matérialisme historique, de la psychanalyse, des philosophies et logiques modernes et d'indiscrétions diverses venues des sciences de l'homme, étaient adroitement collés ensemble comme si leur coexistence ne soulevait aucune question. D'autre part le chercheur littéraire était

14 Sur la prétention à la «scientificité» et le recours fallacieux à des modèles dits scientifiques dans les analyses littéraires on verra l'excellent travail critique de Jean-Claude Gardin, *les Analyses de discours*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974

15 On pense ici, évidemment, à la *Théorie d'ensemble* de Tel Quel, Paris, Seuil, 1968. Une étude étendue des idéologies telquelienues reste à accomplir et serait la bienvenue

devenu institutionnellement plus enclin au syncrétisme. Il faudrait plutôt retourner cet énoncé : dans la division du travail intellectuel dans les sociétés libérales «post-industrielles», les études littéraires semblent vouées à devenir ce lieu commun, ce lieu du «n'importe quoi», une sorte de parodie de l'ancien humanisme, où des *digests* de tous les paradigmes philosophiques et scientifiques sont déchargés et recyclés. Il faut définir ici «syncrétisme» en termes de sociologie de la connaissance.

Le syncrétisme n'est pas synonyme du simple éclectisme, procédé inévitable et parfois recommandable par lequel un chercheur fait élection alentour de lui de procédures et de concepts qu'il reconstruit en fonction de finalités cognitives préétablies. Le syncrétisme est un *amalgame factice d'idées hétérogènes ou de thèses qui ne paraissent compatibles que dans la mesure où elles ne sont pas clairement conçues* (définition inspirée de celle de Lalande). Il est «*Vereinigung ohne Verarbeitung*», accumulation sans réélaboration (Eisler)¹⁶. Il conduit à un confusionnisme euphorique déterminé par une sorte d'horreur pour les incompatibilités. Il résulte d'un labeur synoptique destiné à créer une fausse impression de totalisation (et c'est à propos de la notion de «fausse totalité» que nous formulerons nos conclusions). En parlant de courants syncrétiques dans le sens défini ci-dessus pour caractériser les études littéraires depuis vingt ans, je me borne une fois de plus à asserter l'évidence. Cependant, je crois que le phénomène n'a pas été adéquatement reconnu et j'offre les présentes hypothèses comme un simple point de départ. Le label «structuralisme» et la référence insistante à Ferdinand de Saussure ont servi pendant quelques années à procurer un degré d'autorégulation superficielle à cet agrégat instable. Un tel phénomène n'est pas totalement nouveau dans l'histoire des idéologies bourgeoises. Un parallèle frappant pourrait se faire avec le rôle joué entre 1870 et 1900 par la vulgate évolutionniste darwino-spencero-tainienne dans l'ensemble des sciences morales et des lettres : voir G. Le Bon, C. Le Dantec, V. Pareto, G. Vacher de Lapouges, Em. Hennequin et F. Brunetière en théorie littéraire, Guyau *e tutti quanti*. En formulant cette règle de tendance, je ne

16 Voir J. Lalande *et al.*, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P U F, 1976, verbo «Syncrétisme»

voudrais pas refléter à mon tour la confusion idéologique que je cherche à décrire. Je ne suggère donc pas que *tous* les travaux dits «structuralistes» relevaient du syncrétisme, de la fausse synthèse et de la répétition compulsive de changements épistémologiques opérés ailleurs et auparavant. Je prétends simplement, à titre de constat sociologique, que le syncrétisme était et reste le commun horizon du discours des lettres — nulle part ce n'est plus évident que dans l'enseignement universitaire même, où une méconception typique du pluralisme encourage l'étudiant à absorber passivement et à combiner tous les courants majeurs de la recherche et de la philosophie.

5. Ces tentatives syncrétiques auxquelles le «structuralisme» donnait un nom furent surdéterminées en France par le décalage de phase, le retard de la vie intellectuelle française, dépassée et distancée par l'allure et le développement de la plupart des grands mouvements d'idées étrangers. Dans la mesure où les principaux penseurs slaves, germaniques et anglo-saxons n'avaient jamais pénétré la vie intellectuelle parisienne (et n'étaient pas traduits), leur «découverte» soudaine, hasardeuse et un peu à l'aveuglette ne pouvait qu'accélérer le processus de syncrétisation. Saussure ici encore avait un rôle à jouer : appartenant au monde francophone, il procurait une sorte de consolation chauvine comme ayant été tout au long du siècle un des inspirateurs essentiels de la pensée moderne (partout sauf en France!). Rappelons-nous un exemple parmi cent : le «Wellek et Warren» avait été traduit dans toutes les langues européennes et en japonais, coréen, hébreu et gujarati avant qu'une traduction française ne soit entreprise en 1971 — c'est-à-dire à une époque où il ne pouvait plus apporter grand-chose de neuf au lecteur francophone. En raison du manque chronique de traductions dans le marché de l'édition française, des chercheurs comme A.J. Greimas, Tz. Todorov et J. Kristeva qui avaient accès à des langues balto-slaves étaient destinés à jouer un rôle considérable d'*intermédiaires*.
6. Comme ingrédient de ce que je nomme un «syncrétisme», Saussure lui-même fut en fin de compte syncrétisé. Pas seulement, comme je l'ai suggéré plus haut, mis en regard de Freud et de Marx — ce qui après tout, étant donné l'écart apparent de ces trois pensées,

pouvait conduire à des points de vue nouveaux. Mais, avec un plus grand risque de confusions primaires, amalgamé avec C.S. Peirce par exemple comme si le linguiste genevois et le logicien américain avaient été naturellement complémentaires; ou juxtaposé à Strawson, à Ogden et Richards ou à Chomsky, du fait en particulier que le concept de *référence*, axiomatiquement absent de la pensée de Saussure, était perçu, d'une façon typiquement syncrétique, comme *manquant* et était alors généreusement ajouté à son système. (Exactement de la façon dont certains marxistes-chrétiens interpolaient discrètement «l'âme humaine» chez Marx en vue d'améliorer le matérialisme historique.)

7. Je pense finalement que — tout syncrétisé et banalisé qu'il a pu être — Saussure est aussi devenu un obstacle au développement rationnel de certains problèmes nouveaux, dans la mesure où il semblait procurer non pas tant une heuristique (ce qui eût été fort bien), mais en vérité un modèle, fétichisé et immuable, pour toute «sémiologie» des phénomènes non verbaux. On ne devrait pas dire ici seulement «Saussure», mais parler de la confiance mise dans un paradigme linguistique et la transposition directe de celui-ci à d'autres types de pratiques signifiantes. Cela n'est nulle part plus évident que dans la prétendue sémiologie des images ou des «icônes» telle qu'elle chercha à se développer pendant quinze ans en vue de conférer un statut «académique» à l'étude du cinéma, de la photographie, de la publicité, de la bande dessinée et autres simulacres fixes ou animés. «Sémiologie iconique» est déjà un bel exemple de syncrétisme : *sémiologie* venant de Saussure, *icône* de Peirce et le syntagme étant appliqué à l'étude du cinéma, de la photo, etc. — c'est-à-dire à un regroupement purement empirique qui ne correspond aucunement à ce que Peirce avait à l'esprit en construisant, dans un système gnoséologique complexe, la catégorie des «*Icons*». J'ai écrit récemment un petit ouvrage intitulé *Critique de la raison sémiotique* dont le premier chapitre est un panorama des tentatives théoriques (toutes malheureuses et du reste incompatibles) par lesquelles on a cherché dans les années 60 et 70 en domaine franco-italien à construire une sémiotique de l'image, de l'*iconicité*¹⁷. Pour me

17. *Critique de la raison sémiotique*, à paraître.

limiter ici à l'usage de Saussure et aux premières tentatives qui ont servi de modèle en l'espèce, je montrerai en quelques mots comment le modèle saussurien fétichisé a pu jouer comme obstacle épistémologique et comme fausse solution à des problèmes mal posés. Roland Barthes, le Maître Jacques de sa génération, fut un des premiers à s'embarquer dans une sémiologie de l'image dans un essai fameux paru en 1964 dans *Communications* 4. Le titre est «Rhétorique de l'image»¹⁸ mais c'est bien d'une «sémiologie» qu'il va être expressément question et sous l'invocation directe de Saussure.

Barthes déclare vouloir contribuer à une réflexion sur «la sémiologie des images» et pose d'emblée la question suivante :

La représentation analogique (la «copie») peut-elle produire de véritables systèmes de signes et non plus seulement de simples agglutinations de symboles? Un «code» analogique, et non plus digital, est-il concevable? (p. 40).

Il faut s'arrêter à cette première phrase, non parce qu'elle serait absurde, mais parce que cependant toutes les difficultés sont éludées. Le caractère analogique de l'image est posé *a priori*. L'analogie est identifiée à l'idée de «copie»; loin de demander d'abord comment il y a de la signification *quant* à l'image, Barthes formule une question doublement déviée du côté de la linguistique : qu'il importe de savoir si cette signification est faite de «signes» et si elle est systémique, «codée». N'essayons pas de comprendre les nombreux sens possibles de «code analogique»; sautons toute une série de réflexions nébuleuses *et* de descriptions intuitives et subtiles, et voyons Barthes procéder enfin à ce qu'il nomme «une analyse spectrale des messages que peut contenir» la publicité des Spaghetti Panzani (p. 40). «Spectrale», mon dieu! On aboutit finalement à cette proposition théorique, que «son signifiant est la réunion de la tomate, du poivron et de la teinte tricolore, son signifié est l'Italie ou plutôt l'*italianité*» (p. 41). Cela est intuitivement juste (d'une intuition à laquelle n'importe qui pouvait aboutir sans appareil conceptuel), mais tous les problèmes auxquels un sémiologue, quel qu'il soit, aurait été confronté sont bousillés. Barthes appelle ça un «message iconique» (le mot d'icône

18. P. 40-51.

vient donc d'apparaître subrepticement sous sa plume) et l'article entier est un exemple symptomatique du démembrement saussurien en syncrétisme. Il faut dire que Roland Barthes n'est pas le plus incohérent de tous : il faut aller voir les épigones du structuralisme pour sonder les profondeurs du verbalisme syncrétique. Prenons l'ouvrage de Carontini et Peraya, *le Projet sémiotique*, un manuel un peu tardif¹⁹ largement utilisé par les étudiants. C'est un amoncellement de Saussure, Peirce (revu par Morris), Ogden et Richards, Greimas, Kristeva, Barthes et Eco; et pour faire bonne mesure quelques échappées sur Derrida, Lacan et Althusser. Ce cocktail est baptisé «le Projet sémiotique» au singulier et le lecteur est incapable de trouver la moindre discordance sérieuse entre Saussure et Lacan, Peirce et Kristeva.

* * *

Il faut chercher pour conclure à *expliquer* au moins partiellement le syncrétisme structuraliste. Il est permis d'y voir un simulacre substitutif au marxisme, c'est-à-dire à une pensée de la totalité pouvant servir comme cadre englobant des sciences humaines. Le marxisme même a joué un rôle dans le bouillon de culture syncrétique dont nous parlons ou plus exactement ce que J.-C. Passeron et P. Bourdieu ont accoutumé d'appeler le «pidgin-marxisme». La stagnation dogmatique du marxisme officiel, le peu de prestige de mode des marxistes critiques français (qui seuls, comme firent Goldmann, Lefebvre et Gabel, ont polémique contre l'hégémonie structuraliste) aident à comprendre le phénomène. Plus généralement le vieux principe libéral de «libre examen» a conduit à une idéologie de *consensus pluraliste* dont le Saussure des littéraires fut un des ingrédients. Le rôle nouveau des études littéraires comme «lieu commun» du discours social les mettait en position d'absorber passivement toutes les nouveautés du marché intellectuel. Il est peut-être trivial mais essentiel de noter que le structuralisme a correspondu à un développement soudain et rapide des universités et des départements de lettres. Il y eut donc une inflation des études littéraires, dans une situation de concurrence et d'espionnage industriel des groupes de chercheurs entre eux. On constatait aussi alors l'effondrement total des méthodes philologiques et stylistiques traditionnelles dans les belles-lettres et le besoin collectif nouveau de façons plus modernes et plus séduisantes, plus enchanteresses, de traiter des phénomènes culturels, notamment de ces phénomènes que les «entrants» dans le champ

19 E. Carontini et D. Peraya, *le Projet sémiotique*, Paris, Éditions universitaires/Delarge, 1971

universitaire cherchaient à pourvoir d'une légitimité académique qu'ils étaient loin alors de posséder : la photo, le ciné, la télé, la B.D., les littératures de masse et de contre-culture ... Au modèle traditionnel de l'homme cultivé, *uomo di cultura*, qui de Lemaître, Brunetière et France à Béguin et même Bachelard servait de prestige au critique littéraire, se substituait l'image sociologique nouvelle du technicien, du spécialiste, qui ne cherchait pas à s'enorgueillir de son amour désintéressé des lettres, mais mettait de l'avant son volumineux bagage méthodologique²⁰. C'est sans doute dans une atmosphère bien différente que les formalistes russes avaient aussi voulu créer une «*nauka o literature*», une science de la littérature, dès 1916; mais cet ancien projet revenait bien à propos pour conférer une légitimité institutionnelle aux «entrants» du champ universitaire parisien.

Il faudrait signaler ici une mutation concomitante qui s'est opérée dans l'image sociale du professeur de lettres et, par voie de conséquence, dans l'*ethos* global de ses travaux et publications. Jusque dans les années 50, le philologue, le stylisticien, l'historien littéraire, enseignants à l'université, loin de rechercher le brillant ou le brio mondain du critique littéraire non universitaire, s'appliquaient à oeuvrer sur des travaux monographiques consciencieux, rigoureux et souvent un peu gris dont les Lanson, les Bédier, les Bally avaient fixé anciennement les exigences. Il était loin d'escompter, ni de concevoir même, que ces travaux sérieux et modestes pussent — fût-ce occasionnellement — le promouvoir comme «vedette» de la vie intellectuelle ou par exemple faire l'objet d'un compte rendu dans les magazines pour grand public cultivé. Ayant su modérer ses ambitions, il ne cherchait aucunement à présenter ses études minutieuses et lentement mûries comme l'irruption fracassante d'une pensée neuve bouleversant le champ du savoir. Or, à partir des années 60, cette image institutionnelle, ce modèle de légitimation, se modifient rapidement. Sans doute, dès le début du siècle, un Bergson avait pu combiner statut de philosophe universitaire et succès mondain et journalistique. On le lui avait assez reproché. Mais désormais cette exception semble devenir non la norme, mais l'idéal de la réussite professionnelle : le professeur de lettres passe à la télé, cherche à disposer d'une chronique dans les journaux, fréquente les artistes et les idéologues à la mode; il tend, à des degrés divers, à devenir vedette lui-même, connu au-delà du cercle étroit de ses

20 Voir Henri Lefebvre, *Position contre les technocrates*, Genève, Gonthier, 1966. Voir aussi, *passim*, dans Fredric Jameson, *The Prison-House of Language*

pairs et de ses élèves. Et le *ton* de ses publications s'en ressent : une rhétorique de l'illumination assertive, du tour paradoxal, une phraséologie obscure, exigeante et quintessenciée se substituent aux exposés détaillés, aux gloses révérencieuses et lourdes qui caractérisaient les travaux universitaires traditionnels. Le structuralisme — comme le notait en 1969 le chroniqueur satirique Roger Cremant (voir note 9) — ça a été aussi un certain *ton* où une rhétorique de la haute technicité (dont Saussure fournissait le matériau) se combinait plus ou moins heureusement avec un pathos de philosophie dionysiaque.

Il faudrait montrer un jour — pour poursuivre — comment le syncrétisme structuraliste s'est mis à présenter très tôt des fissures, comment son effondrement, compensé par une autre nouveauté, la «sémiotique», fut accéléré par des idéologues pervers du postmoderne et de la dérive schizoïde : Deleuze, Guattari, Baudrillard, Lyotard, idéologues dont le combat contre le moulin à vent structuraliste fut aussi, nécessairement, marqué par la mode et le marché de la «nouveauté» ... Les idéologies libérales étant toujours assez maniaques-dépressives, des formes de scepticisme anaxiologique naquirent dans le cours des années 70 de l'euphorie structuraliste. Ce scepticisme actuel correspond à la «débandade idéologique» (Régine Robin) isomorphe du narcissisme du désespoir politique qui est le trait modal des Survivants actuels de l'Idéologie française²¹.

21 Voir Vincent Descombes et Jean Piel, édit., «L'Année politico-philosophique le comble du vide», *Critique*, 392, 1980 et François Aubral et Xavier Delcourt, *Contre la nouvelle philosophie*, Paris, Gallimard, 1977